



l'idéal d'une société socialiste est passé de Charybde en Scylla, c'est-à-dire de la Russie bolchevique au Cuba de Fidel Castro, puis de la Chine maoïste à l'Albanie d'Enver Hoxha, dans une sorte d'escalade de la bêtise et de l'horreur. La gauche telle qu'elle s'était pensée et imaginée depuis un siècle se retrouvait soudain sans acteur, sans lieu et sans projet. D'une part, elle allait bientôt se disperser en une pléiade de groupes plus ou moins corporatistes et bureaucratisés, agglutinés autour d'une série de problèmes sociaux pensés sur le mode de la discrimination. La solution à ces problèmes empruntera d'ordinaire la voie des droits (donc des recours judiciaires) et du financement public (donc du lobbying). D'autre part, elle allait désormais viser non plus à sortir du système les franges défavorisées de la population (selon l'ancienne utopie marcusienne qui imaginait les ouvriers, les femmes et les jeunes distiller une socialité en rupture totale avec l'ordre ancien), mais à les y intégrer en leur offrant la chance de participer pleinement aux bienfaits du marché du travail et de la société de consommation. Ainsi, par exemple, après la première vague féministe animée par les suffragettes, la seconde par les radicales antipatriarcales et la troisième par les militantes antibourgeoises et antiracistes, la quatrième vague allait s'illustrer par un « girl power » cherchant à conjuguer séduction et carrière professionnelle.

Cette évolution n'est pas banale et offre des pistes de réflexion fructueuses. On sait que, suivant de près l'évolution du contexte social, la gauche, toujours plurielle, a suscité par le passé des définitions changeantes, voire concurrentes : gauche anarchiste, gauche prolétarienne, gauche communautariste, gauche sociale-démocrate, autant de vêtements différents enfilés par des hommes et des femmes ayant fait du combat contre les inégalités et les injustices le principe premier de leurs engagements politiques. Il est possible que nous assistions à nouveau à un autre avatar de cet idéal ancien. De manière massive, toutefois, ce qui saute aux yeux des observateurs contemporains, c'est la reconversion récente des principes de la gauche dans le langage de la droite et l'adoption du fameux programme de la « troisième voie », autant dans l'Angleterre de Tony Blair que dans les États-Unis de Bill Clinton ou le Canada de Jean Chrétien. Qui eût cru que l'on discuterait un jour sérieusement de la possibilité de nommer – avant l'affaire new-yorkaise – le président du Fonds monétaire international représentant du Parti socialiste français ? Qui eût cru que l'extrême droite représenterait la deuxième force politique de plusieurs pays européens un peu plus de soixante ans après l'Holocauste ? Qui eût cru que le Parti conservateur canadien pourrait se maintenir au pouvoir avec un programme aussi néolibéral ? La gauche semble ne faire des gains que